

Souveraineté de Dieu et liberté humaine



Alors que la FLTE vient d'offrir à Henri Blocher un livre que nos amis allemands désignent par le terme intraduisible de *Festschrift* (le français ne peut que paraphraser pour traduire : « recueil d'articles rédigés en l'honneur de leur destinataire »), les *Cahiers de l'Institut* ne veulent pas être en reste ! N'est-ce pas à Nogent, d'ailleurs, que le dogmaticien de Vaux-sur-Seine fit ses premières armes, tout juste de retour d'Algérie ? C'était la rentrée 1961-1962, et la plupart des élèves, en ces temps reculés, le devançaient par l'âge ! ... Ainsi, Lydia Jaeger, qui étudia sous sa férule il y a deux décennies, a-t-elle composé pour nos lecteurs, non pas tout un livre, mais un article qu'elle dédie particulièrement à celui qui fut son professeur. L'article rédigé pour cette circonstance particulière s'écarte exceptionnellement de notre ligne éditoriale habituelle. D'un calvinisme délibéré, il argumente avec une passion certaine sur une question que nous considérons toujours, à l'Institut, comme faisant l'objet d'un débat légitime entre évangéliques. Il fut un temps où les vues arminiennes avaient des partisans décidés à l'Institut, et elles n'y ont pas perdu droit de cité ! Tel lecteur qui serait heurté dans ses convictions saura donc nous pardonner s'il était tenté de nous en vouloir... Et tirer le meilleur, pour affûter sa propre réflexion, de la solide argumentation qui suit.

Que Dieu, dans sa souveraineté absolue, dirige tous les événements, y inclus les actions libres des hommes – telle est la conviction-clé du calvinisme¹. Selon mes souvenirs, je l'ai entendue pour la première fois articulée pendant ma première année d'études de théologie, dans les cours d'Henri Blocher. L'idée me paraissait impossible à soutenir. Un acte libre déterminé : n'est-ce pas une contradiction dans les termes ? C'est le bref article « Souveraineté de Dieu et décision humaine² » qui m'a convaincue à l'époque que cette proposition correspondait bel et bien à l'enseignement biblique. J'y ai aussi trouvé un début de réponse à ma perplexité : nous ne devrions pas nous étonner de ne pas comprendre le lien entre action de Dieu et liberté de l'homme, car ce lien nous constitue en tant que créatures. Étant à la racine de notre être, il dépasse par là-même notre compréhension.



Au cours des années, l'affirmation qui m'avait d'abord laissée songeuse a acquis un statut de vérité quasi-évidente : si Dieu est Dieu, on ne peut même pas donner sens à l'idée qu'un acte serait indépendant de Lui. C'est la notion de création qui m'a permis de voir comment la souveraineté de Dieu non seulement ne s'opposait pas à la liberté humaine, mais fondait

Quand nous prenons la création comme point de départ de réflexion, le lien entre gouvernement divin et responsabilité humaine s'éclaire.

celle-ci. En fait, au lieu de partir d'une idée préconçue de la liberté, il faut laisser la vision biblique façonner notre pensée : quand nous prenons la création comme point de départ de notre réflexion, le lien entre gouvernement divin et responsabilité humaine s'éclaire. Je dois à un deuxième article d'Henri Blocher – celui-ci plus savant – de m'avoir amenée à saisir le rôle pivot de la notion de création à cet égard³. Ce qui suit ne constitue qu'un effort d'expliquer clairement et pour un plus large public ce que j'ai jadis appris de mon professeur ! Je ne prétends à nulle nouveauté. Mais quand une vérité est fondamentale et mal connue à la fois, il vaut la peine de toujours recommencer l'effort pédagogique.

¹ Calvin est ici disciple fidèle de saint Augustin, comme l'est aussi Luther. On pourrait donc tout aussi bien parler d'augustinisme. Historiquement, Augustin s'est opposé au moine Pélagé enseignant à Rome vers 400 ; c'est pourquoi on désigne la position adverse par le terme de pélagianisme. Au sein de la théologie réformée, ce sont les disciples d'Arminius (1560-1609) qui ont combattu la doctrine calviniste de l'élection, c'est pourquoi on parle aussi d'arminianisme.

² Henri BLOCHER, « Souveraineté de Dieu et décision humaine », *Ichthus* 71, oct-nov 1977, p. 2-9.

³ « Divine immutability », dans *The power and weakness of God : impassibility and orthodoxy*, sous dir. N. M. de S. CAMERON, 1990, p. 1-22.

1. Les deux faces de la création

Confesser le monde *créé*, c'est affirmer une vérité double concernant sa relation à Dieu : il est à la fois distinct et dépendant de Celui dont il tire son origine. La distinction d'abord : contrairement à l'animisme, au polythéisme et au panthéisme, le théisme biblique résiste à toute confusion entre le monde et le divin. Le combat des prophètes contre l'idolâtrie y puise sa vigueur. On ne doit pas identifier Dieu à quelque chose qui existerait dans le monde : homme divin, animal sacré, statue à adorer... ; le seul fait de le représenter ou de l'imaginer ainsi est formellement interdit (Ex 20.4-6 ; Es 40.25). L'animisme voit le divin comme diffusé à travers la nature ; les dieux du polythéisme ne sont que divers éléments du monde magnifiés, pour ainsi dire projetés au ciel ; le panthéisme considère que le monde est un prolongement de l'être divin, une émanation de sa nature. En revanche, la création biblique est une action qui relève de la volonté libre de Dieu (Ap 4.11) ; par celle-ci, le Seigneur a fait surgir un monde qui n'est autre que lui. Le début de la Genèse l'enseigne avec vigueur : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre... » La création donne lieu à un monde placé en vis-à-vis de son Créateur.



La bonne moisson est due à la bénédiction divine.

La dépendance ensuite : comme tout ce qui existe trouve la racine de son être en Dieu, tout est et reste entièrement dépendant de lui. Il serait donc erroné d'imaginer la création selon les modalités du déisme : Dieu n'a pas donné un coup d'envoi au début d'une histoire humaine qui, depuis, suivrait son propre cours. Au contraire, il « soutient tout par sa parole puissante » (Hé 1.3). La dépendance du monde par rapport à Dieu est une conviction aussi fondamentale du croyant biblique que l'affirmation du fait que le monde est distinct de Dieu.

David attribue sa victoire sur Goliath au fait que le Seigneur livre ce dernier entre ses mains (1 S 17.46). Quand le psalmiste se réjouit de la bonne moisson, il sait qu'elle est due à la bénédiction divine (Ps 67.7). Car « tout don excellent, tout cadeau parfait, vient » de Dieu (Jc 1.17) – une assurance que Job maintient même au fond de sa détresse : « Tu m'as accordé la vie et la bienveillance, tes soins m'ont conservé le souffle » (Jb 10.12). Et comment exprimer avec plus de force que par cette parole de Jésus l'implication de Dieu dans tout ce qui se produit : « Pas un passereau ne tombe à terre sans la volonté de votre Père » (Mt 10.29).

2. La détermination des actes libres

Appliquée aux actes des créatures libres, la dualité entre distinction et dépendance se reflète dans le fait que ces actes sont bien ceux des *créatures*, qui en sont donc tenues responsables, sans que ceux-ci échappent à la souveraineté de Dieu. Le Seigneur de l'histoire réalise ses projets à travers eux ; il les connaît à l'avance, les a même déterminés. Certes, cette dernière affirmation ne fait pas l'unanimité parmi les évangéliques, et loin de moi l'intention d'attiser les controverses. La confession de foi de l'Institut ne se prononce d'ailleurs pas sur ce point, car elle se limite aux vérités essentielles, qui sont confessées par tous les croyants convaincus de l'autorité suprême de l'Écriture. Cela n'implique pourtant pas qu'il soit interdit ou indécent d'aborder les sujets controversés ! La bonne entente qui règne entre les divers courants évangéliques en France, et pour laquelle nous rendons grâce au Seigneur, nous permet justement de débattre avec sérénité des points sur lesquels nous ne sommes pas encore parvenus à une conviction commune, dans l'espoir que le dialogue fraternel nous fera progresser ensemble dans notre saisie de la vérité (cf. Ph 3.15s). C'est dans ce contexte qu'il faut lire l'argumentaire qui suit.

D'un bout à l'autre, les personnages et auteurs bibliques interprètent les événements à la lumière de la conviction que Dieu dirige les sentiments et les actes des hommes : Joseph dit à ses frères que c'est Dieu qui l'a envoyé en Égypte (Gn 45.5). David considère que Chimeï le maudit sur ordre de Dieu – sur la seule base que Chimeï le fait sans qu'il soit question d'une quelconque révélation que celui-ci aurait reçue (2 S 16.11). Esdras attribue les actes de l'empereur païen en faveur des Juifs au fait que Dieu a favorablement disposé son cœur (Esd 1.1 ; 6.22). Le prophète Aggée sait que le zèle du peuple pour la reconstruction du temple provient également du Seigneur (Ag 1.14). Et les apôtres affirment que Jésus a été livré « selon le dessein arrêté et selon la prescience de Dieu » (Ac 2.23). À aucun moment, la conviction de l'action divine n'empiète sur le constat également net de la responsabilité des hommes impliqués. Pour ne rester qu'avec le dernier exemple : c'est Dieu qui a livré Jésus selon son plan, mais ce sont les habitants de Jérusalem qui l'ont mis à mort en ayant

eu recours « aux mains des sans-loi ». Ce sont bien eux qui doivent se repentir de ce péché (Ac 2.23,36,38).

La souveraineté de Dieu ne fournit pas seulement la grille de lecture constante pour interpréter les événements : elle est elle-même enseignée de façon explicite. Dieu dirige l'ensemble de l'histoire : de la destinée des nations et de leurs frontières (Ac 17.26) jusqu'aux incidents aussi insignifiants que la chute d'un moineau (Mt 10.29-31). Plusieurs passages du livre des Proverbes expriment de façon particulièrement vivante le fait que Dieu dirige même le for intérieur des hommes (le « cœur ») et les actes qui en proviennent. Le fidèle a la promesse que le Seigneur « réconcilie même ses ennemis avec lui » (Pr 16.7) – promesse qui serait impossible à tenir si Dieu ne pouvait ou ne voulait incliner les dispositions des hommes. Deux versets plus loin, on peut lire : « Le cœur de l'homme étudie sa route, mais c'est le Seigneur qui affermit ses pas. » Ce que le livre des Proverbes formule pour le roi vaut pour tout homme : « Le cœur du roi est comme un cours d'eau dans la main du Seigneur ; il le dirige partout où il veut » (Pr 21.1). Alors que le roi est plus libre que tout autre homme des contraintes dues à un manque de moyens ou de pouvoir, il n'échappe pas à la souveraine maîtrise du Seigneur.

Ce qui vaut de façon générale, se retrouve dans l'application du salut. À maintes reprises, l'Écriture souligne que nous ne pouvons venir à Dieu que si celui-ci nous l'accorde. La conversion est un don de Dieu (Ph 1.29 ; 2 Tm 2.25). Déjà le prophète Jérémie priait : « Fais-moi revenir, et je reviendrai » (Jr 31.18). Jésus lui-même voit dans l'action de son Père la condition nécessaire et suffisante pour que quelqu'un croie en lui : « Personne ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire », et « chacun de ceux que le Père me donne viendra à moi » (Jn 6.44,37). Plus tard, Jésus confirme cette compréhension de ses paroles quand il précise aux disciples que ce ne sont pas eux qui ont choisi le Christ, mais que c'est lui qui les a choisis (Jn 15.16). L'apôtre Paul ne s'écarte pas de son maître sur ce point quand il affirme que l'élection dépend non des œuvres des hommes, mais de Dieu lui-même (Rm 9.12). Comme Dieu l'avait « dit à Moïse : "Je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'aurai compassion." Ainsi donc, cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde » (Rm 9.15-16, qui cite Ex 33.19). C'est pourquoi, à Antioche en Pisidie, « tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle devinrent croyants » (Ac 13.48).

3. La liberté humaine à l'aune de la souveraineté divine

Comment ne pas lire dans ce qui précède la pleine confirmation de la conviction selon laquelle la souveraineté de Dieu englobe les actes des créatures libres ? Devant un verdict

biblique aussi massif⁴, on ne peut guère invoquer la difficulté de compréhension des passages en question pour expliquer les points de vue divergents. La position arminienne me semble trouver son point d'ancrage ailleurs : dans l'ensemble tout aussi impressionnant des textes bibliques qui appellent l'homme au choix et soulignent sa responsabilité. Nul besoin d'indiquer des références précises : toutes les exhortations, depuis le Pentateuque jusqu'aux épîtres apostoliques, voire celles du Christ glorifié dans l'Apocalypse, présupposent que l'homme est un être doué de liberté d'action. Le plaisir qu'éprouve Dieu devant l'obéissance et l'amour des hommes, sa colère face à leurs péchés, le jugement auquel nous serons tous soumis un jour... prouvent abondamment que nous ne sommes pas des marionnettes, mais que nos choix comptent. Le fatalisme – auquel le calvinisme a parfois servi d'argument – ne peut se réclamer d'aucun soutien biblique⁵.

Une version saine du calvinisme ne conçoit aucun embarras pour intégrer l'enseignement biblique sur la liberté de l'homme. La position adverse y trouvant argument contre une pleine affirmation de la souveraineté divine tient à une antithèse supposée⁶ : si Dieu détermine les choix des hommes, ceux-ci ne peuvent pas être libres. Comment Dieu jugerait-il des actes qu'il aurait décidés lui-même ? L'antithèse est de prime abord plausible ; elle m'a paru longtemps une évidence. Paul lui-même anticipe l'objection qui serait faite à son enseignement sur l'élection : « Alors, diras-tu, comment fait-il encore des reproches ? Car qui résiste à sa volonté ? » Notons qu'en réponse, l'apôtre ne cède pas un pouce de terrain. Alors qu'un arminien aurait sans doute expliqué à l'interlocuteur que l'objection repose sur un malentendu, Paul renchérit et lui demande de se taire : « Toi plutôt, qui es-tu pour discuter avec Dieu ? L'objet façonné dira-t-il à celui qui l'a façonné : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? » (Rm 9.19s).

Quand l'Écriture enseigne aussi expressément deux vérités qui semblent à première vue contradictoires, il n'est pas sage d'édulcorer l'une au profit de l'autre. Il convient plutôt de chercher comment il peut être possible de les maintenir intactes toutes les deux. Cette façon de procéder s'impose d'autant plus quand les auteurs bibliques eux-mêmes ne voient pas de tension entre les deux affirmations, comme c'est le cas ici. Force est de constater que souvent souveraineté divine et responsabilité humaine sont évoquées ensemble, sans que l'écrivain sacré ne semble éprouver la moindre gêne. N'en donnons que deux exemples. La

⁴ La liste des références bibliques se laisserait prolonger sans peine ; parmi d'autres : Ex 9.12 ; 2 S 12.11 ; 24.1 (en comparant avec 1 Ch 21.1) ; 1 R 22.20-23 ; Es 10.5 ; Ez 14.9 ; Ps 105.25 ; Ac 4.27-28 ; Rm 11.7-10 ; Ep 1.4-6.11 ; Ap 13.8 ; 17.8.

⁵ Je me rappelle avec tristesse les discussions que j'ai eues avec une personne craignant le Seigneur, qu'un enseignement hyper-calviniste empêchait de saisir l'assurance du salut.

⁶ Je crains que mes frères arminiens ne considèrent comme caricaturale ma présentation de leur position. Mais j'avoue ne pas savoir comment rendre autrement compte de l'attrait de l'arminianisme. L'interprétation arminienne des textes sur la souveraineté de Dieu, cités dans la section précédente, me semble tellement forcée, qu'elle ne pourrait se justifier (et encore !) que si elle était la seule solution pour que ces textes ne contredisent pas ce que l'Écriture dit ailleurs de la responsabilité de l'homme.

fresque du Psaume 104, calquée sur les six jours de la création dans la Genèse, dépeint tout le grouillement des êtres peuplant l'univers créé par Dieu : les oiseaux construisent leur nid, les lionceaux chassent leur proie la nuit, les hommes travaillent du matin au soir (v. 17,21,23). Et en même temps, le psalmiste s'exclame (v. 27-28) :

Tous espèrent en toi, pour que tu leur donnes leur nourriture au temps opportun.

Tu la leur donnes, ils la cueillent ; tu ouvres ta main, ils sont rassasiés de biens.

Évidemment, le psalmiste « n'imagine pas un instant qu'en se promenant dans la forêt, il verrait une grande main tendue dans laquelle les écureuils et les oiseaux viendraient manger. Mais en regardant les bêtes croquer leurs noix et picorer le sol, il comprend : "Voilà, le Créateur les nourrit."⁷ ».

Dans une perspective similaire, Paul, dans son épître aux Philippiens, associe une exhortation particulièrement pressante à une affirmation tout aussi forte de l'action souveraine de Dieu (Ph 2.12b-13) :

Avec crainte et tremblement, menez à bien votre salut.

Car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire pour son bon plaisir.

Notons la conjonction par laquelle l'apôtre relie les deux phrases : l'action de Dieu, qui englobe la vie intérieure de l'homme et sa manifestation extérieure dans les actes, est le fondement même grâce auquel l'homme peut agir.

4. L'antithèse déjouée

Comment réformer notre pensée pour que nous sachions discerner, avec le psalmiste, l'apôtre (et les autres auteurs bibliques), l'harmonie entre la liberté de l'homme et la souveraineté de Dieu ? La solution se trouve dans la création. C'est elle qui, dans la pensée biblique, définit l'être de tout ce qui existe. Elle nous amène justement à penser ensemble distinction et dépendance, pouvoir d'action de la créature et détermination providentielle du Créateur. Quand nous nous rappelons que nous devons tout à Dieu, nous comprenons qu'il n'est pas nécessaire d'aménager un espace sur lequel Dieu ne régnerait pas pour que les hommes puissent y exercer leur liberté. Bien au contraire, « si tu caches ta face, ils sont terrifiés ; si tu leur enlèves le souffle, ils expirent et retournent à la poussière. » Nous ne

⁷ Janet JOHNSON, « Le Psaume 104 : un hymne au Créateur », dans *De la Genèse au génome : perspectives bibliques et scientifiques sur l'évolution*, sous dir. Lydia JAEGER, Nogent-sur-Marne/Cléon d'Andran, Éditions de l'Institut Biblique/Excelsis, 2011, p. 51.

pouvons agir que parce que Dieu reste activement impliqué dans sa création : « Si tu envoies ton souffle, ils sont créés ; tu renouvelles la face de la terre » (Ps 104.29s).

De cette façon, la doctrine de la création nous amène à réviser notre façon de concevoir le pouvoir de choisir qui appartient à l'homme. Plutôt que d'opposer gouvernement divin et liberté humaine, nous nous apercevons que la dernière est impossible sans le premier. Certes, l'harmonie de la vision biblique ne se donne à voir qu'au prix d'un changement de perspective radical : plutôt que de partir d'une idée de liberté préconçue, il faut accepter de penser à *partir de* la création. L'erreur consisterait à imaginer le lien entre souveraineté de Dieu et action des hommes sur le modèle d'une collaboration entre deux êtres humains. Leurs contributions à une œuvre commune entrent souvent en concurrence : plus l'un s'implique, moins l'autre participe. Mais c'est tout autrement pour la providence : notre liberté même s'évanouirait dès l'instant où Dieu cesserait d'agir. Si on cherchait une analogie à l'intérieur du monde, on pourrait suggérer la synergie qui se déploie entre un père et son fils qui entreprennent, d'un commun accord, une action commune. Ils se stimulent mutuellement, de sorte qu'ils peuvent accomplir ensemble une œuvre plus grande que celle qui résulterait de l'addition de leurs efforts isolés ; de plus, leurs contributions respectives sont souvent difficiles, voire impossibles à démêler, tant leurs pensées et désirs s'accordent. Évidemment, toute image a ses limites : le lien de dépendance entre père et fils ne reflète qu'imparfaitement celui entre le Créateur et sa créature.



Le cœur du roi est comme un cours d'eau dans la main du Seigneur ; il le dirige partout où il veut.

Oserais-je suggérer que l'antithèse ressentie entre souveraineté de Dieu et liberté de l'homme provient de la perception déformée qu'a le pécheur de la réalité⁸ ? Si mes frères arminiens se sentent offusqués par cette suggestion, je devrais sans doute rappeler que l'accusation me vise tout autant qu'eux, dans la mesure où l'opposition m'a paru longtemps évidente. Mais n'est-ce pas le propre du pécheur que d'imaginer qu'il faut se dégager du règne de Dieu, ne serait-ce qu'un peu, pour être « libre » ? Que la détermination qui nous provient du Seigneur ne peut que diminuer notre auto-détermination ? La création expose en plein jour la prétention suicidaire de cette illusion. Avec celle-ci, nous devons refuser de définir la liberté comme la possibilité de choix entre le bien et le mal, entre le oui et le non envers la volonté de Dieu. La vraie liberté consiste plutôt dans le pouvoir de dire oui, sans contrainte et d'un plein assentiment. Rappelons que – Dieu merci – nous ne *pourrons* même plus pécher dans la félicité éternelle. En même temps, nous jouirons d'une liberté telle que nous ne l'aurons jamais connue auparavant – ce qui prouve encore une fois qu'il est faux de lier choix indéterminé et liberté.

5. La cohérence de la vision biblique

C'est la notion de création qui nous permet de nous dégager définitivement de l'opposition ressentie entre gouvernement de Dieu et liberté de ses créatures. Certes, cela ne signifie pas que nous puissions livrer une explication complète de la façon dont les deux s'articulent :

Le point de départ, comme l'enseigne l'Écriture, est le rapport Créateur-créature. Nous ne pouvons nous élever plus haut pour dominer la structure constitutive, nous ne pouvons la subsumer sous une notion globale de l'être. [...] L'obéissance de la foi, quand elle reçoit cette orientation comme le principe de la pensée saine, ne se vante pas d'avoir résolu l'antinomie [...], mais elle la refuse humblement⁹.

Quand nous acceptons de laisser ainsi réformer notre pensée, nous sommes d'autant plus en mesure de saisir la cohérence et l'harmonie de la vision biblique. En fait, un mystère peut en cacher un autre : la création éclaire l'élection, la façon dont Dieu dirige l'histoire à son but, l'inspiration, l'action de l'Esprit dans le chrétien... L'élection d'abord : quand on applique la dualité entre distinction et dépendance aux actes libres des hommes, on comprend que l'homme est pleinement impliqué dans la conversion, alors que celle-ci est un don de Dieu et que le Seigneur a prédestiné au salut ses élus. Nous sommes donc loin d'une compréhension fataliste de la doctrine de l'élection : Dieu réalise son plan de salut par l'engagement de celui qui annonce l'Évangile et par le choix de se convertir de la personne

⁸ Le lecteur familier de la pensée d'Herman Dooyeweerd se rappelle son analyse selon laquelle la pensée autonome, qui ne veut pas prendre le Dieu transcendant comme point de départ, est nécessairement antithétique (« La base religieuse de la philosophie grecque », *Revue Réformée* X, 3, 1959, p. 21).

⁹ BLOCHER, « Divine immutability », p. 16.

appelée au salut. Il ne devrait donc pas nous surprendre que la prédestination soit, dans le Nouveau Testament, un puissant stimulant à l'évangélisation (Ac 18.9s ; 2 Tm 2.10).

Ensuite la façon dont Dieu dirige l'histoire : ici, de même, la création éclaire le fait que Dieu conduit l'histoire selon son plan et qu'il parvient à ses buts en intégrant dans son plan les actes libres des hommes, même des incroyants qui ne savent pas qu'ils contribuent à l'avènement de son règne.

L'inspiration enfin : la conception classique de l'inspiration affirme à la fois l'origine divine et la pleine implication des auteurs humains. La déclaration « Dei Verbum » du concile de Vatican II fait bien ressortir l'équilibre entre les faces divine et humaine de la Bible :

Pour la rédaction des Livres saints, Dieu a choisi des hommes ; il les a employés en leur laissant l'usage de leurs facultés et de toutes leurs ressources, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils transmettent par écrit, en auteurs véritables, tout ce qu'il voulait, et cela seulement¹⁰.

Les professeurs de la Faculté Libre de Théologie Évangélique ont affirmé de leur côté que la Bible « est Parole de Dieu dans un sens aussi rigoureux que si Dieu avait parlé sans intermédiaire du ciel¹¹. » Mais comment est-ce possible, alors que Dieu n'a justement pas parlé du haut du ciel (à part quelques rares exceptions), mais que la Bible est l'œuvre d'auteurs humains ? La création livre encore une fois la clé : Dieu n'a pas besoin de court-circuiter l'action des auteurs inspirés pour garantir que le résultat soit conforme à sa volonté. En tant que Créateur, il peut au contraire mettre en jeu toute la panoplie des facultés humaines pour faire écrire sa Parole.

Ce qui vaut pour l'inspiration se retrouve de façon plus large dans l'action de l'Esprit Saint dans le croyant : plus nous laissons de place à son œuvre, plus nous deviendrons « nous-mêmes ». Loin de produire des stéréotypes de chrétiens, l'Esprit fait éclore le potentiel original que Dieu a mis en chacun de nous. Quel contraste avec la façon dont le démon prend possession d'une personne ! Étant une créature lui-même, il ne peut faire d'un homme son instrument docile qu'en restreignant sévèrement la liberté de ce dernier. L'Esprit Saint, en tant que Créateur, habite tout autrement le croyant : il amène au plein épanouissement la nature humaine abîmée par le péché.

6. La complication introduite par le mal

L'harmonie biblique est pourtant affectée d'une tare, et non des moindres : la perfection du monde créé est dérangée par la présence du mal. La création, l'inspiration, la

¹⁰ Constitution dogmatique *Dei Verbum* [Sur la révélation divine], Concile Vatican II, 1962-65, http://www.vatican.va/archive/hist_councils/ii_vatican_council/documents/vat-ii_const_19651118_dei-verbum_fr.html. Le choix de cette déclaration catholique cherche à souligner le fait que la conception classique de l'inspiration biblique n'est pas une invention des évangéliques, mais qu'elle fait partie du christianisme historique, commun aux différentes traditions.

¹¹ Déclaration d'un colloque de professeurs de la Faculté Libre de Théologie Évangélique, Vaux-sur-Seine, janvier 1970. Cf. Jean CALVIN, *Institution chrétienne* I, VII, 1.

prédestination sont des mystères de lumière : elles renvoient l'une à l'autre, s'éclairent mutuellement et enrichissent notre compréhension de la réalité. Se dresse pourtant en face, pour reprendre l'expression d'Henri Blocher, « le mystère opaque » du mal. La souveraineté de Dieu sur les actes de ses créatures libres nous incite à l'adoration de ce grand Dieu quand celles-ci agissent pour le bien. Cette même souveraineté devient source de perplexité, voire de tourment, quand celle-ci englobe des actes pécheurs. Il est à noter que les auteurs bibliques eux-mêmes éprouvent cette difficulté – ce qui montre que notre réaction ne provient pas d'une perception déformée de la réalité, mais correspond à la façon dont Dieu veut que nous ressentions les choses. Le prophète Habacuq se scandalise devant le fait que le Seigneur a recours aux Babyloniens, plus cruels et plus corrompus que son peuple, pour châtier ce dernier (Ha 1.13). Job ne doute pas un instant que Dieu est à l'origine de tous les malheurs qui l'accablent – ce qui inspire justement sa révolte contre un cours des choses qui lui paraît profondément injuste. Et l'apôtre, quand il discute la réalité douloureuse de l'incrédulité d'une partie du peuple juif, ne peut que demander la soumission silencieuse à la souveraineté de Dieu (Rm 9.20).

N'oublions pourtant pas l'origine de la perplexité : ce n'est pas l'articulation entre gouvernement divin et actes humains en soi, mais la mise en œuvre de celle-ci dans le contexte d'un monde déchu. Ce n'est donc pas la perspective calviniste réunissant souveraineté de Dieu et liberté de l'homme qui est à blâmer, mais bien le mal en tant que tel. En fait, ce n'est que lorsque le règne de Dieu est reconnu comme absolu que nous pouvons nous associer à l'horreur que ressent un Habacuq ou un Job devant le mal. Car leur indignation n'a pas une visée purement horizontale – comme l'humaniste peut s'émouvoir d'un crime commis par des congénères – ; mais elle s'inscrit bel et bien dans une perspective de foi et pose donc la question de la bonté de *Dieu*¹². Ne perdons pas non plus de vue que la ferme espérance que Dieu vaincra un jour tout mal présuppose de même que le Seigneur exerce un contrôle complet sur l'histoire.

7. L'implication de l'homme dans la rédemption

À la lumière de la création, nous nous rendons compte que l'on ne peut envisager aucune action humaine sans l'action divine qui la sous-tend. L'inverse n'est pourtant pas vrai : Dieu peut parfaitement agir envers, pour et dans la créature sans que celle-ci soit activement impliquée¹³. Cela vaut bien entendu déjà pour l'acte créateur initial. Si le Créateur se plaît ensuite à impliquer sa créature dans son action, il reste parfaitement libre d'opérer

¹² Pour la façon dont l'Écriture traite cette question que pose le mal, cf. Henri BLOCHER, *La doctrine du péché et de la rédemption*, Vaux-sur-Seine, Édifac, 2001³, p. 16-26.

¹³ C'est l'interaction critique avec Kathryn TURNER, *God and Creation in Christian Theology: Tyranny or Empowerment*, Minneapolis, Fortress Press, 1998, *passim*, qui m'a amenée à réfléchir à cette distinction.

des miracles quand et comme il le veut. En particulier, la perversion introduite par le péché est tellement profonde que la rédemption doit dépasser le cadre providentiel habituel : l'action spécifique de l'Esprit est nécessaire pour que l'homme se rende compte de son état, se détourne de ses péchés et se soumette à Dieu (Rm 8.7 ; 1 Co 2.14 ; 12.3). La conjonction entre l'action divine et l'action humaine s'y retrouve pourtant : l'Esprit suscite justement l'adhésion libre de l'homme au salut ; pas de régénération sans conversion.

L'antithèse entre souveraineté de Dieu et liberté de l'homme est un leurre : la créature ne saurait être libre si le Créateur ne régnait pas. Et Dieu merci, l'action souveraine de Dieu envers l'homme n'est pas limitée par les capacités de collaboration de l'être humain !

Lydia Jaeger

Sur le bloc-notes de rentrée de la direction...

La crise, le sport et nous !

Elle est bien ce qu'on avait prévu qu'elle serait, pour la plupart de nos semblables au moins : *sombre*, la rentrée ! Le ciel bas et lourd de l'économie, que les médias scrutent avec désespérance, pèse comme un couvercle sur les âmes désemparées. Et l'on sait que l'ambiance baudelairienne n'est pas près de se dissiper. La crise que nous connaissons recèle des déséquilibres plus considérables encore que ceux des années 1930 ; et il est assez piquant qu'un pays où la précaution a été érigée en principe constitutionnel (ce que l'on n'a vu nulle part ailleurs) ait alimenté des années durant, avec une insouciance enfantine, la bombe de l'endettement. Les motifs et les techniques diffèrent mais la réalité est universelle : petits et grands, faibles et puissants, tous ont pris l'habitude de « consommer le pain d'autrui » (2 Th 3.8) – ce que l'on fait toujours, en stricte logique, quand on use d'un bien (service ou marchandise) sans l'avoir acheté au préalable sur son propre revenu. Et l'on voit mal d'où nous viendra la réforme des comportements, la dette étant le moteur même de pans entiers de l'économie. Un exemple de l'ampleur du phénomène ? Comment est-il possible que le joujou planétaire de l'heure, un téléphone orné d'une pomme dont la valeur unitaire approche 700 Euros, se vende par millions en un instant dans une économie mondiale en crise ? La réponse tient en un mot : « dette », rebaptisée en l'occurrence « abonnement ». Les chrétiens, pour la plupart soucieux d'un style de vie simple, et allergiques au crédit, sont sans doute mieux préparés que d'autres aux années de dégrisement qui sont en perspective. À coup sûr, le caractère dérisoire de certains attachements matériels ne manquera pas de paraître en plein jour... Saurons-nous y trouver la motivation à plus de générosité chrétienne ?

Le caractère fondamentalement moral de la crise financière justifierait de longs développements dont ce n'est pas le lieu. Mais on ne peut manquer de faire le lien entre l'addiction à la dette des agents économiques et l'actualité sportive de ces derniers mois... où dopages et trucages apparaissent comme des pratiques quasi universelles, l'avidité dictant là aussi sa loi. Le cas le plus symbolique est la disqualification de Lance Armstrong, recordman des victoires dans le Tour de France désormais radié des palmarès. Le plus cocasse pourtant n'est pas même dans la condamnation du septuple vainqueur du Tour, mais dans sa suite logique : ces victoires volées devaient être restituées à leurs détenteurs légitimes, mais à qui ? Insoluble casse-tête ! Car la plupart des seconds d'Armstrong, comme leurs suivants, ont eux aussi, entre-temps, été

contrôlés positifs... Ira-t-on jusqu'à désigner de parfaits inconnus, étrangers aux podiums et jusque-là promis aux profondeurs des classements ? Sur le sujet du sport, qui n'est donc pas en meilleure forme que l'économie, une contribution stimulante vient d'être proposée par Robert Redeker¹⁴, professeur de philosophie toulousain, auteur en 2006 dans le *Figaro* d'une tribune sur l'islam qui lui valut une fatwa. Sa réflexion, appuyée sur des faits surabondants, constitue une analyse presque irrésistible du fait sportif contemporain. Le sport, promu au rang d'idéologie, est selon Redeker « le pouvoir spirituel » dont les ravages se multiplient dans la société où nous vivons. Alors que les handballeurs, dont plusieurs champions olympiques, viennent de voler la vedette à Armstrong, les chrétiens intéressés par l'éthique sociale iront sans tarder consulter *L'Emprise sportive* !¹⁵

Qui l'eût cru, il subsiste malgré tout des espaces protégés de cette actualité rébarbative. C'est la joie, en effet, qui règne à l'Institut alors même que les congés disparaissent à l'horizon ! Non que les difficultés nous soient épargnées ni que l'organisation d'un Institut soit une sinécure. Ni que nous absorbions de potion magique ! Cependant les journées de rentrée – au cours desquelles la communauté se retrouve et se renouvelle à la fois – suscitent chaque année une allégresse qui bannit la morosité. Nous accueillons ainsi pour 2012/2013 un contingent de « nouveaux » prometteur et satisfaisant quant au nombre (environ 25 étudiants « résidentiels » en première année) et l'effectif global des étudiants se situe légèrement en progrès par rapport à celui de l'année passée à même époque : il faut sans doute compter entre 65 et 70 si l'on inclut quelques retardataires, notamment quelques candidats en attente de visa. Merci Seigneur ! Nous comptons plus que jamais, en ces temps de troubles extérieurs, sur la prière et le soutien de nos lecteurs, Anciens et amis, pour le ministère de formation de l'Institut pendant l'année qui vient de commencer.

J.E. Blocher

¹⁴*L'Emprise sportive*, François Bourin Editeur, Paris, 2012, 190 p.

¹⁵Pour un aperçu rapide des idées de Redeker on pourra lire : <http://www.evene.fr/celebre/actualite/robert-redeker-le-foot-se-substitue-a-la-culture-1011764.php>.